

urban

Theo

Hakola

DISCOGRAPHIE COMMENTÉE **MORE WORDS FROM A HUNGRY MOUTH**

Pour le numéro d'été (le numéro 6, avec en couverture le portrait de Buzzo taillé par Rica), j'avais déjà harcelé Theo Hakola avec des questions plus ou moins pertinentes concernant les disques de ses deux premiers groupes, Orchestre Rouge et Passion Fodder. Parce que l'on n'est jamais rassasié et que l'on en veut toujours plus de la part du *Thin Man*, voici enfin la seconde partie de l'interrogatoire, avec la lumière cette fois-ci entièrement braquée sur ses disques solo - ou la suite de sa discographie, puisque les deux sont indissociables. Theo Hakola s'est à nouveau exécuté, une fois de plus dans un français absolument impeccable... et la faim au ventre.

Theo, cette fois-ci j'ai été prévoyant. Au cas où tu aurais un petit creux au beau milieu de l'interview – qui risque de s'étendre, j'ai quatre pages de questions et j'ai fait mes devoirs -, je t'ai amené des Twizzlers. Tu préfères les rouges ou les noirs ? (Ndlr : j'espérais une réponse politique)

Theo Hakola : Je ne connais pas ces trucs, mais, vu que c'est coloré, ça m'étonnerait que ça soigne mon petit creux. C'est quand même gentil d'y avoir pensé. Merci.

HUNGER OF A THIN MAN (BONDAGE, 1993)



Dans la première partie de l'interview, tu nous disais ne pas voir de rupture entre les disques de Passion Fodder et ceux qui sont à ton nom. Parce que tu agissais tel un tyran sanguinaire dans Passion Fodder ?

Au début, oui. Plus tard, non. Parce qu'au fur et à mesure, l'entente était telle que... pas la peine. Je suis devenu meneur plutôt que dictateur parce qu'on était pas mal sur la même longueur d'onde finalement, et j'étais – surtout pour le deuxième et le troisième – très content de la contribution de chacun et du résultat. Au quatrième (Ndlr : Woke Up This Morning...), on commençait à avoir des problèmes, des désaccords, et c'est suite à cet album-ci que le split s'est produit. Le cinquième (Ndlr : et final, What Fresh Hell Is This ?), par un commun accord, a été, en fait, mon premier album solo, quoi que le dernier sous le nom de Passion Fodder. Puisque c'était la même bande qui jouait dessus, je pensais que ce n'était pas encore la peine de jeter le nom.

Ton premier disque solo : Hunger of a Thin Man... Décidément, tu as toujours faim ??!

Oui. Mais l'objet de cette faim est, bien entendu, autre chose que la bouffe, comme on dit, malheureusement, chez vous. Et il faut préciser que ce titre a trait pas seulement à la chanson de Dylan et à ma silhouette, mais aussi à la magnifique série de six films noirs / comico-éthylques avec William Powell et Myrna Loy – *The Thin Man* (1934), *Return of the Thin Man*, etc... – qu'on a tirée d'un polar de Dashiell Hammet.

Comment t'es-tu retrouvé sur Bondage ?

En en faisant la demande, pardi ! Après n'avoir pas pu trouver ailleurs : Signez-moi, s'il vous plaît ! Pour l'amour de Dieu, payez-moi cet album, et sortez-moi du caniveau ! C'est dur de ne pas pouvoir accoucher quand on a un gros bébé dans le ventre. Bondage m'a soulagé, et je suis reconnaissant aux patrons de cette boîte d'avoir bien voulu prendre le risque de perdre de l'argent pour que je puisse pondre. Et même si cet album a coûté nettement moins cher que mes précédents, ils ont dû perdre de l'argent. Comme Barclay avant eux. Comme tous ceux qui n'ont jamais misé sur mes enregistrements.

Tu pensais quoi de cette scène rock alterna-tif ?

Nettement mieux sur toute la ligne (pas difficile !) que ce que j'ai connu au début des années 80 en France. Un vrai pas en avant – moins bête, plus ironique, moins complaisant / lèche-bottes,



mais... musicalement, je n'ai pas trop écouté parce que quand j'ai écouté, je n'avais pas trop envie d'écouter davantage. Mon avis là-dessus n'est donc pas très informé. Et, petite précision : peu importe où j'ai été – alterno-indé ou maison majeure – ma liberté « artistique » et politique a toujours été totale. Sinon, je n'aurais pas été là où je me trouvais... Ceux qui disent, en guise d'excuses, que « c'est la maison de disques qui nous a imposé ceci ou nous a obligés à faire cela » ne parlent pas ma langue, ne font pas la musique pour les mêmes raisons que moi, et ne sont pas... adultes.

Un des titres se détachant de Hunger Of A Thin Man restera « La Peste Porcine », pour sa musique - totalement Passion Fodder, effectivement - et ses paroles : « quand les porcs attaquent, il faut les égorger sec. » On veut des noms !

Je ne vois pas ce détachement. Sinon... J'ai toujours donné beaucoup de noms, peut-être trop, et toujours écrit beaucoup de chansons à listes. Alors pour une fois que je vous fais grâce de...

Rien du tout : quels nouveaux porcs aimerais-tu voir se faire égorger 15 ans après cet album ?

La liste est trop longue, non ? Citons plutôt, Mark Twain, remarquablement intelligent (et féministe) pour son époque et son milieu : « *L'un des indices de la sauvagerie* », a-t-il remarqué, c'est une civilisation « où l'inégalité entre l'homme et la femme est la plus grande... Aucune civilisation n'arrivera à la perfection tant que l'égalité entre l'homme et la femme n'est pas un fait. » Oui, comparons la Finlande à l'Afghanistan des Talibans. Allez ! Comparons, aux USA, *The Republican Party* au *Democratic Party*...

Ce morceau se veut sexiste à l'envers, non ? Il a ce côté un peu bêtement simpliste – homme = merde – que porte parfois un cri du cœur et de colère, mais il est habité, surtout, par le désir de riposter aux violences de toujours et de tous les jours – dans la rue, dans le métro, en famille – faites aux femmes... De se solidariser avec celles qui refusent d'être victimes et celles qui n'ont même pas le moyen de refuser... Et de pointer la trop haute tolérance de ce statut d'inférieure – ce *second class citizenship* – dont la plupart des sociétés font preuve.

Une des autres chansons que j'adore sur Hunger Of A Thin Man, c'est « Goddamn Song », qui énumère tout ce que tu détestes le plus au monde.

Une chanson à listes – il y en a un paquet ! – par excellence, que, encore aujourd'hui, nous ne pouvons pas ne pas jouer en concert.

Goddamn, c'est ton injure préférée ?

Sans doute. Et une preuve de plus que je ne mérite toujours pas le passeport français : je me sens toujours mieux servi par *fuck* et *goddamn*



que par *merde* et *putain*. D'autres preuves : le baseball me concerne bien plus que le foot, et je rêve encore d'être élu député au US Congress en tant que représentant de ma région natale...

Et puis sur ce disque se trouve « Wobbly Blood », qui raconte l'histoire de Big Bill Haywood - ton grand-père, vraiment ? Pourrais-tu en quelques mots nous dire qui il était ?

Mon arrière-grand-père. Sauf qu'il ne l'était pas !!! Cette histoire est juste le fantasme de quelqu'un qui s'imagine que son arrière-grand-mère a fauté avec un grand révolutionnaire syndicaliste – co-fondateur de *The Industrial Workers of the World* (dont on surnommait les militants « *Wobblies* ») et du PC américain – et qu'il porte donc en lui un sang bien plus rouge que les apparences le laisseraient penser. C'est, entre autres, de l'auto-moquerie de l'Américain normal – de l'enfant du *middle class* dont je suis moi-même issu. Pour rire. Et pour parler du grand écart du vécu qui sépare souvent les immigrés des enfants ou petits-enfants des immigrés. Et pour créer un personnage qu'on retrouve également dans mes livres. Il n'est pas moi, mais les cadres dans lesquels il évolue sont pas mal autobiographiques.

Cela dit, mon vrai arrière-grand-père, mort en 1904, était mineur et militant syndicaliste, et mon vrai grand-père, en tant que bûcheron, a été effectivement membre de l'IWW – un Wobbly donc – dans les années vingt.

Un héritage lourd à porter ?

Si c'était vrai que Big Bill Haywood était mon arrière-grand-père illégitime ? Bien sûr que non. Ce serait plutôt marrant. Quoi qu'on serait moins beau dans la famille... Et en plus, puisque tu voulais des noms, mes recherches m'ont amené à la conclusion – qu'on peut relever dans cette chanson et, bien plus détaillée, dans mes livres – que ce Big Bill était plutôt du côté des porcs face aux femmes...

Cette chanson est-elle la mèche conduisant à ce que j'ai envie d'appeler « la trilogie du sang Wobbly », tes trois livres, la « Route du sang », « La Valse des affluents » et « Le Sang des âmes » ?

Bingo !

THE CONFESSION (BONDAGE, 1995)



T'arrive-t-il d'écouter tes propres disques ?
Mon Dieu, oui.

Celui-ci, par exemple, tu en penserais quoi si tu te le passais aujourd'hui ?



Réponse longue : en gros, chaque fois que je fais un album, je crois que c'est mon meilleur. C'est plutôt une chance. Mais c'est seulement mon avis ; et on a le droit de ne le penser aucunement objectif. Tout de même, c'est affreux pour moi d'imaginer qu'on puisse finir un enregistrement en se disant qu'on vient de faire quelque chose de « moins bien » que le précédent... Sinon, pourquoi l'avoir fait ? Pourquoi enregistrer si on n'a pas du plaisir, voire des frissons, à entendre le résultat ? De la même façon, je pense que si l'on monte un groupe, si l'on fait du rock'n'roll sans pouvoir penser que c'est le meilleur rock'n'roll du monde, alors on devrait songer à faire autre chose... Comme j'ai entendu dire, plus ou moins, un membre du formidable feu groupe de Seattle, The Gits. Avec le temps, avec le recul, j'avoue que les défauts de chaque disque deviennent plus évidents pour moi, mais depuis un moment, c'est plutôt par rapport à la production que je repère des lacunes ou des choix regrettables, et pas tellement la musique ou les textes.

Réponse courte : quoi que ça ne m'arrive pas très souvent, j'ai du plaisir à écouter *The Confession*, mais le morceau « *The Confession* » lui-même me fait encore un peu trop d'effet.

Il y a beaucoup d'accordéon sur The Confession...

Jamais *beaucoup*, mais bon, d'accord, peut-être plus dans ce disque que dans les autres.

... peu de batterie...

Peu ? Non, mais encore une fois, peut-être un peu moins qu'avant et après. Dans chaque disque, il y a toujours trois ou quatre morceaux sans batterie, non ? Sauf le dernier...

C'est ton album le moins rock ?

Je ne l'ai pas pensé et ne le pense pas comme ça. Mais je vois, maintenant, pourquoi tu le dis... Il n'y a pas de raison particulière à ça, sauf si on se rappelle qu'enregistrer une batterie prend pas mal de temps et d'effort et que, étant donné le budget très serré de ce disque, j'ai dû prendre l'option sans batterie un peu plus souvent. C'est tout.

Tu as souvent fait des reprises de toi-même, traduisant un texte d'une langue à l'autre, et réinterprétant le morceau de façon différente. Le parfait exemple est « La Boussole », qui est une superbe version de Lucybel Lee (Ndlr : dont l'original se trouve sur What Fresh Hell Is This?).

Bien vu !

La question méchante en premier : la reprise est le signe d'un manque flagrant d'inspiration ?

Bonne question, et pas méchante une seconde ! Mais la réponse, c'est non. Enfin, c'est possible, mais je pense que c'est plutôt juste



moi qui... qui... « immodestement » recherche la perfection. Dans chaque chanson. Comme dans chaque album.

La question franche ensuite : penses-tu comme moi que cette version est largement supérieure à l'originale ?

Non, mais ton avis me va bien. Dans mon esprit, les deux chansons se sont séparées depuis longtemps. En faisant et refaisant « La Boussole », j'ai même oublié qu'elle avait autrefois coulé de « Lucybel Lee ». Mais quand j'ai écouté cette dernière à nouveau afin de pouvoir la reprendre récemment, elle m'a encore fait l'effet qu'elle devait me faire. Et il y a un détail particulier ; d'après moi, pour porter un tel chef-d'œuvre, ma voix (et mon accent !) ne sont pas à la hauteur sur « La Boussole ». C'est l'une de mes chansons que je préfère entendre chantée par quelqu'un d'autre – de sexe féminin, bien sûr – et je ne dirais pas ça de « Lucybel Lee ». Quoi que...

Toujours à propos d'un possible manque d'inspiration, on revient à « The Confession », une sorte de chanson mise en abyme qui retrace toutes les chansons que tu as pu écrire. Lors de celle-ci, tu avoues lors du refrain « I'm tired, I'm so tired ».

Je me disais que j'avais assez abusé, assez dit comme ça ; que la source ne pouvait que s'épuiser, puis... non. Et, quoi qu'en soit plus fatigué qu'il y a treize ans, je n'arrive toujours pas à arrêter. *Making music is still better than eating!*

En même temps, écrire sur tout ce qu'on a déjà pu écrire, pour moi, ça c'est de l'inspiration pure !

I don't make you say it, comme on dit chez nous.

Et quand tu ne te reprends pas toi-même, tu reprends les autres : « Où veux-tu qu'on te garde » ? traduit en « Where Do You Want Me To Look? ».

D'abord comme blague, pour faire rire les Gros de Bordeaux. Ensuite parce qu'ils le voulaient comme face B d'un single (Ndlr : celui de « *Lolita nie en bloc* »). Et c'est finalement un enregistrement que j'ai de moins en moins du mal à écouter. Le mélange slide larsénique / piano / violon. La rythmique, les accélérations, les trous, la lourdeur... Insistant et joyeux à la fois. **Tu gardes quels souvenirs de l'enregistrement avec Noir Désir ? (Ndlr : Theo Hakola a produit leur premier mini, Où veux-tu qu'on te garde)**

Que des bons ! Un vrai plaisir humain et artistique. Un très bon moment passé dans un bon

studio à Bruxelles. Sans parler du ping-pong et de l'accent belge que faisait si bien le batteur Barthes. Je ne sais pas s'il y a quelque chose que j'aime mieux faire qu'enregistrer des disques. Et je fais ça (la réalisation artistique) beaucoup mieux aujourd'hui qu'à l'époque, mais bon... ça va... Seul très grand regret : que je n'aie pas été plus gourmand avec Barclay. J'étais tellement content de pouvoir les faire signer et de faire ce disque avec eux que j'ai demandé trois fois rien sur cet album et rien en tant que « porteur de talent ». Un point sur les ventes de l'ensemble de leur production discographique aurait été normal – c'est une pratique courante – mais je n'y pensais pas. C'est vraiment débile que ce soit Barclay-Universal qui ait encaissé autant avec cette histoire, alors que l'équipe – notamment Sylvie Peyre, la directrice artistique à l'époque – qui les a signés et mis cette histoire en route n'y était plus depuis longtemps lorsque l'argent des bénéfices s'est vraiment mis à pleuvoir.

Tu n'imaginais pas à ce moment-là que ce groupe pouvait devenir aussi énorme ?

Non, justement. Personne autour de nous ne le pensait. Sinon, comme je t'ai dit, j'aurais sans doute demandé plus... Et j'aurais de vraies guitares (de marque !) aujourd'hui et, oui, une petite maison dans l'Idaho avec deux chiens, et... Pardon... On les a signés un peu comme on a signé Passion Fodder – parce qu'on aimait bien et parce que c'était bon pour l'image de la maison (qui faisait son argent avec d'autres) d'avoir un groupe de qualité comme ça.

Que t'inspire leur retour ?

Je n'ai pas eu de nouvelles d'eux ou à propos d'eux depuis quelques mois. N'en sachant donc pas plus que toi sur ce qui va se passer, je n'ai pas d'opinion informée. De plus, pour ce qui est du commentaire public de l'actualité les concernant, je tente plutôt de ne perdre aucune occasion de me taire depuis que VSD, *Match* et Cie n'en ratent pas une.

OVERFLOW (GROSSE ROSE, 1997)



La transition facile : on parlait de Noir Désir et te voilà justement sur Grosse Rose pour Overflow.

Oui... Sauvé à nouveau du fond du caniveau... cette fois-ci par les Gros de Bordeaux... qui n'ont pas dit non, qui ont joué au Zorro... en payant le studio où l'on a fait *Overflow*. On appelle ça « un retour d'ascenseur » et ce, à juste titre.



Cet album et *The Confession* semblent indissociables. Je me trompe ?

Oui. (Ndlr : mais encore ?)

Un des morceaux les plus drôles de l'album est « Il n'y a pas de jolie fille à droite ». On veut encore des listes, des noms ! Tu en as à ajouter à celle-ci en 2008 ?

Sarah Palin, Sarah Palin, Sarah Palin et... Sarah Palin... La personnification de tout ce qui ne va pas dans mon pays. La définition même de l'ignorance, c'est-à-dire : de savoir si peu qu'on n'a aucune idée de ce qu'on ne sait pas. Mais toujours perché sur ce beau nuage post-victoire-de-l'intelligence-sur-les-forces-du-mal, je préfère l'oublier encore quelques jours.

Un duo avec Carla Bruni est donc à envisager ?

Non. Il paraît qu'elle préfère les petits.

Le morceau le plus intense est « Anne-Marie Comes Back To Me », qui commence avec le vers suivant : « I had a dream about the world gone right. » Est-ce que tu vois aujourd'hui l'élection de Barack Obama comme le début d'un vieux rêve qui pourrait soudain devenir réalité ? Inespéré ?

Oui. Pendant plusieurs jours après le 4 novembre, je me suis fait à nouveau envahir par une vague de chaleur et de joie chaque fois que quelque chose – une photo, un commentaire – me rappelait que ce n'était pas un rêve. Qu'on avait enfin gagné... Délivrance et soulagement ! N'empêche que les Cubs de Chicago (Ndlr : *baseball, le jeu avec la batte, la balle blanche et le gant*) qui ont eu une saison gigantesque, se sont faits sortir au premier tour des *play-offs* en octobre. Le monde demeure imparfait...

LA CHANSON DU ZORRO ANDALOU (KERIG/WAGRAM, 1999)



Sur *Overflow*, tu reprenais « La Chanson du Zorro andalou », qui était au départ un morceau de Passion Fodder (Ndlr : « *Andalusian Zorro*

Song », sur *What Fresh Hell Is This? Vous vous y retrouvez ?*)... et qui est ensuite devenue une pièce de théâtre. Une pièce de chansons ?

Je dis plutôt : « une pièce avec chansons ». Un *song-spiel* à la Brecht-Weill, mais avec plus de *spiel* que du *song*. Parce que ça cause... beaucoup. Les chansons prennent rarement la place des dialogues. Intégrées au rythme de l'ensemble, elles apparaissent plutôt sous forme de monologue chanté. En même temps, comme l'indique le titre, la pièce est comme une longue chanson elle-même, avec ses thèmes récurrents, ses re-trains et ses digressions.

Tu as tellement eu du mal à dissocier Theo Hakola l'acteur et Theo Hakola le chanteur que tu as fini par concilier les deux ?

Je n'ai pas pensé à les dissocier, ni ressenti le besoin. Cela dit, je trouve que le chanteur maîtrise mieux son art que l'acteur, mais que l'acteur progresse tout doucement.

Pour ceux qui n'ont pas eu la chance de voir les représentations, ils ont raté quoi ? Là, c'est pas la faim mais plutôt la fatigue qui m'empêche de répondre correctement. Parce qu'une réponse correcte à cette question serait longue... Disons que c'était un travail

énorme, un travail riche et compliqué dont le disque / livret (comme certains passages de mes deux premiers romans) donne une idée. Le disque est épuisé, mais j'ai bon espoir maintenant qu'un éditeur français va sortir le texte en livre avec le CD inclus.

Le Zorro andalou fait sa réapparition dans *La Route du sang* (Ndlr : le premier de ses trois romans). Tu pourrais nous parler de ce personnage burlesque ? Tu l'as créé ?

Oui, mais à partir de la pseudo-légende que Hollywood a mise en film – *La Marque de Zorro*, par exemple, avec Tyrone Power où, au XVIII^e siècle, le bon maire d'un village de la Californie espagnole, victime de l'abject commandant militaire du coin, appelle à son secours son fils resté en Espagne. Mais au grand chagrin de son père, ce *señorito* s'avère être un bellâtre lâche et bon à rien. La couardise du fils n'est pourtant qu'une mascarade derrière laquelle Zorro – le fils lui-même bien sûr – peut surgir pour taillader les malfaçons de sa marque et sauver les braves paysans... Tandis que mon histoire se passe en Andalousie à la veille de la guerre civile, en 1936, et les défauts de caractère du « fils raté », Miguel Angel de Escobar, sont vrais. C'est un froussard et un ivrogne minable. Il est toujours le géniteur de Zorro, mais il semblerait que le justicier masqué vienne au monde comme fruit d'une réaction schizophrène – comme l'expiation des péchés de sa famille – plutôt que par sa volonté politique. En plus, mon Zorro – une espèce d'hybride malheureux d'un Che Guevara de pacotille et d'un Torquemada version athée (et puis Gaston Lagaffe pour ce qui est de l'ineptie) – est plutôt bâton dans les roues que sauveur pour les paysans anarchistes qui le rejettent comme agent provocateur.

DRUNK WOMEN AND SEXUAL WATER
(WOBBLY ASHES RECORDS, 2007)



Je me souviens avoir lu, longtemps avant la sortie officielle de *Drunk Women & Sexual Water*, « *Theo Hakola a enregistré un nouvel album et ne trouve pas*

de label pour le sortir. »
Welcome to my life.

Enfin, Wobbly Ashes, c'est ton propre label. Comment t'en tires-tu avec la distribution ?

Pas mal. 560 000 de vendus, pour l'instant paraît-il. Whoopie ! Je vais enfin avoir cette maison et ces deux chiens – des labradors – dans l'Idaho ! L'essentiel, c'est que le disque soit là, et qu'il soit... ton meilleur à ce jour, right ?
Oui.

Est-ce que le retour à son plus rock, à des morceaux qui font dire « Passion Fodder ! » dès les premières mesures...

Mais, je le répète, c'est une suite. Une longue suite. Il n'y a pas de coupure avec Passion Fodder, donc c'est normal que... OK, tes oreilles ne sont pas folles. J'avoue, j'ai peut-être plus que jamais besoin de bruit et de

guitares électriques dans ma musique, et ce disque ne pouvait que refléter cela.

C'est aussi dû à la présence de Lionel Dollet à la guitare ?

Vraiment pas ! C'est dû à mon envie – mon envie de pousser Lionel Dollet dans ce sens. Il est toujours capable de faire de bonnes choses en électrique, mais ce qu'il fait depuis Passion Fodder est essentiellement acoustique et bien loin de ce qu'il a fait sur mon album. Et regarde, pas un seul morceau sans batterie !

Oui, mais plein avec du violon ! Bénédicte Villain, elle, a toujours été fidèle au poste.

Heureusement ! Et elle occupe plusieurs postes, en fait... Par exemple, elle co-réalise mes prises de voix depuis un bon moment.

La trompette est présente pour les ambiances andalouses, comme sur « Here Comes The Golem ».

Un brin de « Sketches of Spain », oui...

Celui-là dure plus de huit minutes et le chant ne s'arrête absolument jamais. Ne me dis pas que tu n'as pas d'anti-sèches quand tu l'interprètes sur scène...

Mais enfin, comment veux-tu que, à mon âge, j'apprenne un texte pareil ?

Tu es aujourd'hui accompagné d'un vrai backing band, les Wobbly Ashes. Tu m'as laissé entendre que c'est le meilleur groupe avec lequel tu as jamais joué.

C'est vrai. Il faut nous voir / entendre pour se rendre compte pourquoi... Bénédicte Villain, toujours, au violon et sans accordéon. Matthieu Texier, le bassiste de *Overflow*, à la guitare. Laureline Prod'homme à la basse. Et Tatiana Mladenovitch à la batterie. Enfin mon rêve réalisé : un groupe majoritairement féminin !

Vous rejouez quelques vieux titres de Passion Fodder ?

Impossible de ne pas en jouer, voyons ! « And Bleed That River Dry », « Heart Hunters », « Los Quatro Generales », « Blood Thicker Than Love »...

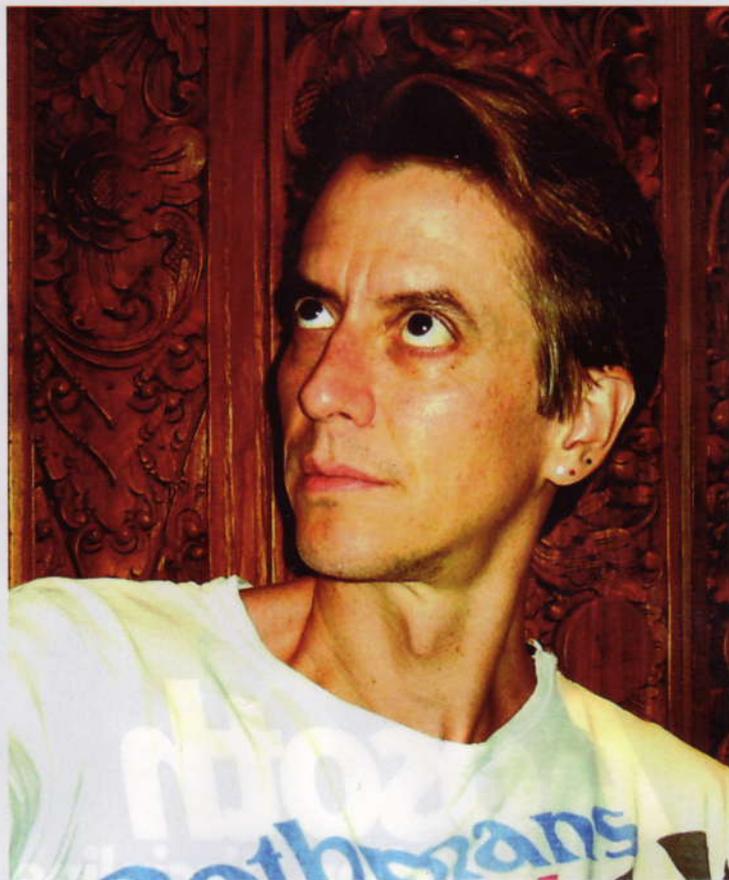
Pas mal ! Et ça permet de revenir à *Drunk Women*, puisque dans la liste il y a aussi un vieux Passion Fodder, « Hunger Burns » (Ndlr : l'original est sur Love, Waltzes & Anarchy), dans une version country-western. « Oh the yankee vote ! » Hahaha. On ne reparlera pas des dernières élections américaines... à moins que tu ne le souhaites ?

Sur mon nuage, mais encore en cure de désintoxication après tant de shoots quotidiens d'actualité politique américaine pendant les mois qui ont précédé les élections... vaut mieux s'en passer. En plus, j'ai faim. Je suis fatigué...

Le fil rouge de toutes ces chansons semble être l'alcool. C'est lui qui t'a apporté l'inspiration pour la composition de *Drunk Women* ?

Et j'ai soif !

Dans « Ô Tendre jeunesse », tu bottes le



cul aux jeunes surlookés. C'est quoi cette époque où les vieux sont plus punks et provocateurs que les jeunes ?

Heu... Une sale époque ? Mais je n'attaque pas les « surlookés » précisément. Bien sûr, je ne comprends pas pourquoi on préfère s'habiller comme un sac à patates plutôt que comme Miles Davis dans les années 50 ou comme Lauren Bacall dans n'importe quel film des années 40-50, mais le « look », si j'aime ou pas, c'est une histoire de goût. Ce que j'attaque, dans ce morceau, c'est le manque de rigueur politique et éthique dans une certaine branche des jeunes et de pas tellement jeunes qui, de plus, s'imaginent « politiques » justement ou, au moins, quelque peu rebelles et qui se comportent comme des moutons en se faisant manipuler à un tel point par des entreprises monstres telles que Nike...

« J'envie le serpent » est un extrait de ton deuxième roman, *La Valse des affluents*, et au beau milieu de tes romans, on retrouve des bouts de tes chansons.

Plutôt qu'extrait, c'est un résumé de ce qu'un personnage – Rachel Donnelly, version américaine de La Sanseverina de Stendhal (Ndlr : La Chartreuse de Parme) – ressent alors qu'elle contemple son neveu, Carson Clay, version américaine de Fabrice Del Dongo.

Ce serpent que tu envies, c'est celui qui se mord la queue ?

C'est pas moi, voyons, c'est Rachel ! Un personnage créé pour une œuvre de fiction... C'est peut-être toi qui devrais manger quel-

que chose là ! (Ndlr : je croque, un tweezer de plus, un noir.)

Tout ce que tu écris, littérature, poésie, théâtre, lyrics, ne forme qu'un tout ?
Oui. Dans le mille... On peut arrêter maintenant ?

Hors de question, je vois encore un peu de place en bout de page. En ce moment, tu écris pour quel projet ?

Mon prochain roman, qui se passera, entre autres, en ex-Yougoslavie. C'est long, ça prend du temps... comme cette interview. Allô ? Je suis là... (Ndlr : quelques difficultés techniques, ou bien est-ce Theo qui faiblit ou moi qui ai enfin fait le tour de la question ?)

J' imagine que tu crèves maintenant la dalle comme jamais.

Ah... Quand même ! Tes questions sont passionnantes, mais je commençais à penser que tu m'avais tout simplement oublié.

Après t'avoir vidé, je te remercie infiniment d'avoir nourri les nôtres, d'esprits.

Je t'en prie. C'est moi qui... qui vous remercie pour vos esprits. C'est une chance vitale de pouvoir les nourrir de temps en temps. Une chance qu'il faut arracher parfois, oui, mais une chance tout de même. Bonsoir.

THEO HAKOLA
Drunk Women and Sexual Water...
(Wobbly Ashes Records/Anticraft)
www.theohakola.com